



Thomas FRANCK (Université de Liège/Humboldt Universität)

La rhétorique de paix de Romain Rolland, une influence nietzschéenne
Die Rhetorik des Friedens von Romain Rolland, ein Einfluß von Nietzsche

« Vos œuvres sont “geboren aus dem Geiste der Musik”
comme Nietzsche disait, il faut avoir un cœur de musicien
pour les rendre¹ ».

**L'hypothèse d'une histoire littéraire française lue au
travers de la réception critique de la philosophie
allemande**

Je me concentrerai dans cette communication sur les filiations, les emprunts, les traductions et les actualisations critiques d'une philosophie allemande singulière, à savoir la philosophie de Friedrich Nietzsche, dans l'œuvre de Romain Rolland. La pensée pacifiste de celui-ci est en effet sous-tendue par une volonté de rapprochement, explicite et implicite, avec la culture allemande en contexte hautement conflictuel, le titre *Au-dessus de la mêlée* pouvant par exemple faire écho (c'est là une première remarque introductive que je nuancerai par la suite) à la logique des « *Jenseits* » des valeurs nietzschéennes, dont *Jenseits von Gut und Böse* est un exemple significatif. Le pari que je réalise réside dans la mise en lumière d'une rhétorique de paix rollandienne grâce à une analyse sociodiscursive attentive à la manière dont l'influence d'une pensée étrangère se matérialise *en discours*, dans des tropes, des formules rhétoriques, des postures, des stratégies argumentatives bien précises.

¹ « Lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland de décembre 1918 », dans *Briefe. 1914-1919*, Frankfurt am Main, S. Fischer, 1998, p. 251.

Pas un mot n'est consacré à Romain Rolland dans *Les Neveux de Zarathoustra* de Louis Pinto (à Stefan Zweig non plus d'ailleurs), ouvrage qui prétend pourtant étudier les réceptions successives de Nietzsche. Il faut dire que l'approche bourdivinement sociologique ne permet pas une prise en compte des interférences implicites, des appropriations et des déplacements entre les différents « champs » de la pensée française et ceux de la pensée allemande à l'œuvre dans le cas de la réception de Nietzsche. Plus encore, l'ouvrage considère que cette réception se résumerait à des luttes de position, à des différences de capitaux, d'héritage et de prestige symbolique entre individualités, faisant fi des contradictions inhérentes à tout transfert culturel et niant presque complètement l'importance du champ littéraire français et des pratiques collectives dans la réception d'un philosophe dont les préoccupations esthétiques et rhétoriques étaient pour le moins des éléments constitutifs de sa pensée. En terminant directement avec un essai qui ne nécessite pas de plus long commentaire, je préciserai enfin que le sociologue omet de prendre en compte plusieurs éléments fondamentaux dans l'étude des transferts internationaux d'une pensée, à savoir les archives de plusieurs revues culturelles (et l'on sait à quel point Rolland était un homme de revue), les correspondances privées des intellectuels (qui mentionnent très souvent les influences souterraines d'une œuvre et d'une pensée, à l'image de la correspondance entre Rolland et Zweig), ainsi que diverses publications ne citant pas explicitement Nietzsche mais étant profondément marquées de son empreinte. Cette communication tentera donc de rendre justice à l'importance de l'œuvre et de la pensée de Romain Rolland dans la réception française du philosophe allemand en évaluant les logiques de répulsion et d'adhésion de l'intellectuel français par rapport à une pensée complexe, à la fois profondément allemande et antigermanique, tantôt vitaliste, tantôt destructrice.

En guise de relance de cette recherche, j'aurais souhaité suggérer de comprendre une certaine évolution du champ littéraire et intellectuel français en fonction de cette réception nietzschéenne et au travers de la monumentalité de l'œuvre de Rolland, qui marque profondément la rhétorique romanesque par son ampleur et par une sa radicalité. De manière volontairement ambivalente et paradoxale, il serait question de comprendre la progressive émergence du surréalisme à la fois dans la continuité du pacifisme révolutionnaire rollandien et en réaction à la dimension démesurément totalisante et à la logique de la fresque sociologique, rhétorique qui donnera par ailleurs lieu à une perpétuation de cette tradition, notamment chez Jules Romains, Roger Martin Du Gard ou encore Georges Duhamel. Mon postulat résiderait dans l'idée selon laquelle le surréalisme déplacerait la réception de Nietzsche dans le champ littéraire français – réception progressivement opérée, dans les années 1920 à

1940, par Romain Rolland, Paul Valéry, Daniel Halévy, Léon Chestov, Georges Bataille ou encore Jules de Gaultier – tout en prenant compte de son effectivité, en développant une rhétorique pacifiste et révolutionnaire du fragment et de l’aphorisme, en réaction au roman-fleuve rollandien, tout en plaçant au centre de son attention la thématique de la folie. Il faudrait pour ce faire questionner le rapport entre ce que Walter Benjamin nomme le « matérialisme anthropologique² » de Nietzsche et des surréalistes et le matérialisme pacifiste de Rolland des années 1930-1940 (qu’Aragon tentera d’ailleurs de rallier au PCF et avec qui il collaborera, notamment dans la revue communiste *Commune*). Ce parti pris se fonde sur le projet plus large d’une définition de l’histoire littéraire française comme étant le lieu d’un perpétuel dialogue interculturel et interdisciplinaire avec la philosophie allemande. Les évolutions des rhétoriques, et l’histoire intellectuelle pensée au travers de celles-ci, gagnent à être comprises dans leurs interrelations, comme des processus de déplacements constants par rapport à une institution antérieure du discours, comme des déterritorialisations, à la fois conceptuelles et formelles, de la pensée. Je pense que je n’aurai toutefois pas le temps de réaliser cette relance, que je réserverai donc éventuellement pour les Actes du colloque.

Le rapport de Rolland à Nietzsche est fondamentalement complexe et, bien plus qu’une influence consciente et assumée, celui-ci agit davantage comme une forme d’anti-référence refoulée et fondamentalement latente. Comme l’a très justement observé René Cheval dans une analyse encore actuelle mais qu’il est nécessaire d’approfondir par une étude précise du discours de Rolland, le rapport que celui-ci entretient avec la pensée de Nietzsche est ambivalent, à la fois admiratif envers celui qu’il considère comme « le plus grand écrivain allemand de la seconde moitié du XIX^e siècle³ » – cette remarque montre d’ailleurs la position interdisciplinaire de Nietzsche et la perméabilité des champs littéraire et philosophique au début du XX^e siècle – tout en restant profondément méfiant envers ce qu’il y a de « morbide » et de « dangereux⁴ » en lui. Rolland confesse à Malwida von Meysenbug en 1899 : « Nietzsche règne, même chez ceux qui le combattent. C’est un Océan terriblement dangereux pour l’âme allemande actuelle ; mais mon navire est solide, et je jouis de ce bouillonnement avec sérénité. J’y trouve même quelque ivresse, comme à respirer un orage⁵ ».

² Walter Benjamin, « Le Surréalisme. Le dernier instantané de l’intelligentsia européenne », dans *Œuvres*, Tome II, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2000, p. 134.

³ « Lettre de Romain Rolland à Madame Cruppi », citée dans René Cheval, *Romain Rolland, l’Allemagne et la guerre*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, p. 137.

⁴ Cheval, *Ibid.*

⁵ « Lettre de Romain Rolland à Malwida von Meysenbug du 29 mai 1899 », dans Marie Romain Rolland éd., *Choix de Lettres à Malwida von Meysenbug*, Cahiers Romain Rolland, n°1, Paris, Albin Michel, 1948, p. 211

Il faudra dès lors penser la rhétorique rollandienne comme étant traversée par les contradictions inhérentes à la pensée allemande, à la croisée de son admiration humaniste pour Goethe, de sa méfiance fascinée envers Nietzsche et de l'injonction, par le contexte économique et politique, d'une confrontation au matérialisme de Marx. Il existe bien entendu une multitude de références à Nietzsche parcourant l'œuvre de Rolland ; j'ai toutefois tenté de réaliser une synthèse, que j'espère cohérente, en analysant volontairement des discours hétérogènes – un roman, *Jean-Christophe*, un discours d'intellectuel d'intervention, *Au-dessus de la mêlée*, un fragment de revue, « Le Combat » paru dans *Commune* ainsi que des extraits de correspondance –, ceci afin de montrer la complexité, l'ampleur et l'évolution de son rapport à Nietzsche. J'ai donc structuré mon propos en trois temps, où sont successivement analysées les actualisations d'une notion nietzschéenne, chacune étant constitutive d'un moment de la pensée pacifiste de Rolland : i. « La transmutation des valeurs », ii. « L'action pacifiste contre la passivité du ressentiment », iii. « Un matérialisme nihiliste ».

1. La transmutation des valeurs

Dans une lettre datée du 6 novembre 1914 adressée à un certain E. G., Romain Rolland réalise un commentaire à propos de la pensée nietzschéenne qui permet de prendre d'emblée conscience du rapport problématique que l'auteur entretient avec celle-ci :

Es ist schön, *übermenschlich* zu sein. Es ist schöner und schwieriger, *menschlich* zu sein. Deutschland lebt sein Nietzsche in einer Art von uferloser Schwärmerei [...] Ich kann weder mit Dionysos noch mit metaphysischen Phantomen etwas anfangen [...] Dionysos ist der Wein in den Kopf gestiegen. Er ist betrunken wie ein Helote [...] Ich berufe mich weder auf Israels Propheten noch auf Germaniens Zarathustra [...] Inmitten der „lachenden Löwen“ und der 42-cm-Mörser wird meine Stimme wie die einer Zikade auf wirken⁶.

Je ne relèverai pas ici les innombrables mentions de Nietzsche dans les correspondances de Romain Rolland, notamment avec Stefan Zweig, Jean Guéhenno, Jean-Richard Bloch ou encore Malwida von Meysenbug mais j'étudierai l'actualisation critique, dans son discours pacifiste, de plusieurs conceptions nietzschéennes. L'hypothèse que j'aimerais investir à partir de ce premier extrait consiste dans l'interprétation d'un changement de posture stratégique opéré par Rolland au cours des premières années du XX^e siècle et, plus précisément, durant la Première guerre mondiale. D'une forme de nihilisme moral et de critique radicale de la pensée

⁶ « Lettre de Romain Rolland à E. G. du 6 novembre 1914 », citée dans Richard Frank Krummel, *Nietzsche und der deutsche Geist*, Band II, Berlin, De Gruyter, 1998, p. 717.

bourgeoise et de ses idoles au début des années 1900 (qui s'apparente à une posture d'intellectuel anti-moraliste démystificateur et de philosophe-artiste), Rolland passe progressivement à un matérialisme moral s'attellant à décrire les structures sociales amenant à l'émergence de sentiments et de valeurs et entraînant l'intellectuel dans un projet d'intervention transformationnelle de ces mêmes structures. Cette évolution de la pensée et de la rhétorique rollandiennes des années 1900 à 1914, peut donc être étudiée dans les rapports qu'elle entretient avec les conceptions nietzschéennes de la morale, de l'art, de l'action, des forces et de la vie et en étroite relation avec les transformations des conflits politiques, économiques et militaires en Europe.

Dès 1900, année de la mort de Nietzsche, Rolland entend « abattre les idoles pourries, et nettoyer les écuries d'Augias⁷ ». Entre ce moment, qui correspond à un véritable nihilisme moral, à un mouvement de destruction des idoles en éternel retour, et la publication en 1914 des premiers fragments du manifeste pacifiste, il est essentiel de s'attarder quelque peu sur la vision héroïque du personnage de *Jean-Christophe*, dont les forces d'action répondent à un besoin de transmutation des valeurs et des oppositions instituées, tel que le nationalisme guerrier, au profit d'un dépassement des négations du nihilisme et d'une affirmation de valeurs supérieures :

La transmutation [...] implique et produit le surhomme. Car, dans son essence humaine, l'homme est un être réactif, combinant ses forces avec le nihilisme. L'éternel Retour le repousse et l'expulse. La transmutation concerne une conversion radicale d'essence, qui se produit dans l'homme, mais qui produit le surhomme⁸.

Jean-Christophe, en affirmant les valeurs de l'art, de la solitude et de l'action s'oppose à la décadence de l'Europe où le *ressentiment*, tel que décrit par Nietzsche dans *Zur Genealogie der Moral. Eine Streitschrift*, s'affirme comme la victoire réactive des maîtres-esclaves sur le philosophe artiste, sur le « surhomme » dont la volonté de puissance permet une destruction des valeurs établies, des « idoles pourries », en même temps qu'une affirmation active dépassant le nihilisme. Rolland s'était surtout intéressé, à la fin des années 1890, aux jugements musicaux de Nietzsche sur Wagner, jugements qu'il condamnait fermement⁹ mais qu'il sut ensuite

⁷ « Lettre de Romain Rolland à Louis Gillet du 8 novembre 1900 », dans *Correspondance entre Louis Gillet et Romain Rolland*, Cahiers Romain Rolland, n°2, Paris, Albin Michel, 1949, p. 96.

⁸ Gilles Deleuze, *Nietzsche*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Philosophes », 1965, p. 40.

⁹ Voir à ce propos la « Lettre de Romain Rolland à Malida von Meysenbug du 3 novembre 1897 », dans Marie Romain Rolland éd., *Choix de Lettres à Malwida von Meysenbug*, Cahiers Romain Rolland, n°1, Paris, Albin Michel, 1948, p. 211.

nuancer¹⁰ dans une revalorisation de Beethoven, dont Jean-Christophe est une forme de réincarnation, de héros nietzschéen-beethovenien¹¹. Un chapitre du roman-fleuve de Rolland m'intéresse tout particulièrement ici, à savoir la seconde partie de « La foire sur place » qui situe cet intellectuel allemand qu'est Jean-Christophe dans un salon parisien.

Outre l'usage de nombreuses formules, au sens que donne Alice Krieg-Planque à la notion de formule en analyse du discours, telles que « l'éternel féminin », « le maître de la pensée¹² », « l'idole du jour », « le lion du jour¹³ » ainsi que les mentions explicites de Nietzsche – aux côtés de Beethoven et de Wagner –, l'entame du chapitre tend à positionner Jean-Christophe comme le pendant français du surhomme nietzschéen. En effet, si la philosophie de Nietzsche se voulait être une critique radicale des modes de pensée de la bourgeoisie allemande au profit d'une certaine valorisation de la culture française, Rolland développe en miroir, avec Jean-Christophe, une critique de la bourgeoisie parisienne par la culture allemande. La notion d'« idole », telle que critiquée dans *Götzen-Dämmerung, oder Wie man mit der Hammer philosophiert*, révèle une véritable démythification des valeurs inférieures de la bourgeoisie, auxquelles Rolland ajoute la prudence, la froideur, l'égoïsme et la politesse. Contre cette mondanité, Jean-Christophe est pris d'une envie de solitude, de silence et de se « coucher par terre¹⁴ », autant de caractéristiques morales défendues par Nietzsche. La négativité critique qui sous-tend ce chapitre fait en effet à de nombreux égards écho à la pensée du nihilisme qui, loin de se réduire à une pure déconstruction des idoles, doit aboutir à une transmutation des valeurs, au profit des valeurs dites supérieures dont la légèreté, la danse et le mouvement, qui sont autant de réponses à la pesanteur, à la froideur et au maintien mondains que dénonce Jean-Christophe. Véritable philosophe-artiste, non dans le sens d'une combinaison des disciplines mais dans l'idée d'une vie et d'une pensée marquées par l'importance des formes, Jean-Christophe se pose dans le même temps en exemple du surhumain, en « héros », en « génie guidant le flot de sa force pour qu'elle puisse générer la vie¹⁵ », selon les termes d'Ashok Collins dans sa contribution à *Romain Rolland, une œuvre de paix*. Cette mise en avant des trois composantes fondamentales de l'existence du personnage rollandien, la vie, la force et l'action, s'inscrivent,

¹⁰ « Je me défie de Wagner et des Wagnériens : il me semble, quoi que vous disiez, le plus haut point de l'art aristocratique ; ils ne sont aucunement faits pour diriger les destinées artistiques d'une société démocratique » (« Lettre de Romain Rolland à Malwida von Meysenbug du 30 décembre 1899 », dans *Ibid.*, p. 273).

¹¹ « *Le héros est Beethoven dans le monde d'aujourd'hui* » (« Lettre de Romain Rolland à Malwida von Meysenbug du 13 septembre 1902 », dans *Ibid.*, p. 313).

¹² Romain Rolland, *Jean-Christophe*, Paris, Albin Michel, 1954, p. 725.

¹³ *Ibid.*, p. 729.

¹⁴ *Ibid.*, p. 730.

¹⁵ Ashok Collins, « Jean-Christophe : un héros pacifiste ? », dans Bernard Duchatelet éd., *Romain Rolland, une œuvre de paix*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010, p. 60.

à l'instar de Zarathoustra, dans le projet philosophique nietzschéen. À ce propos, le commentaire que livre Gilles Deleuze, dans son *Nietzsche*, est fondamental :

Ainsi Zarathoustra, c'est l'affirmation pure, mais qui précisément porte la négation à son degré suprême, en en faisant une action, une instance au service de celui qui affirme et qui crée. Le Oui de Zarathoustra s'oppose au Oui de l'Ane, comme créer s'oppose à porter. Le Non de Zarathoustra s'oppose au Non du nihilisme, comme l'agressivité s'oppose au ressentiment. La transmutation signifie ce renversement des rapports affirmation-négation. Mais on voit que la transmutation n'est possible qu'à l'issue du nihilisme. Il a fallu aller jusqu'au dernier des hommes, puis jusqu'à l'homme qui veut périr, pour que la négation, *se retournant enfin contre les forces réactives*, devînt elle-même une action et passât au service d'une affirmation supérieure (d'où la formule de Nietzsche : le nihilisme vaincu, mais vaincu par lui-même...). L'affirmation est la plus haute puissance de la volonté. Mais qu'est-ce qui est affirmé ? La Terre, la vie...¹⁶

Jean-Christophe est cet être qui affirme dans l'action sa force de négation, qui constitue sa vie en connaissant les forces qui s'affrontent, qui agit pour décider. C'est ainsi qu'il n'entrave pas le besoin d'action du jeune Georges Janin, qui a par ailleurs lu Nietzsche (certes de manière apparemment superficielle) : « Il [Jean-Christophe] ne se croyait pas permis – même s'il l'avait pu – d'entraver le jeu sain et normal de jeunes forces qui, contraintes à l'inaction, se fussent tournées vers leur propre destruction¹⁷ ». Cette rhétorique des forces d'action qui s'opposent et qui risquent, si elles ne sont pas mises en mouvement, de s'autodétruire matérialise un véritable héritage nietzschéen. Le roman se clôt en outre par une allégorie du Devenir-Enfant, Enfant qui se présente comme « le jour qui va naître », comme l'« aurore nouvelle¹⁸ ». Si le début de la guerre entrave ces premiers élans vitalistes, le désir d'action de Romain Rolland, symbolisé par le parcours de son personnage romanesque, n'en sera toutefois pas totalement ébranlé mais se verra désormais confronté à de nouvelles forces, celles de la brutalisation et de la barbarie. Son pacifisme devra dès lors être analysé, c'est là le projet de mon deuxième point, comme une relance du processus nihiliste de transmutation des valeurs en réaction au ressentiment induit par les patriotismes nationalistes, suivant une approche propre à la généalogie de la morale et des valeurs.

2. L'action pacifiste contre la passivité du ressentiment

¹⁶ Deleuze, *Op. cit.*, p. 32-33.

¹⁷ Rolland, *Jean-Christophe. Op. cit.*, p. 1532.

¹⁸ *Ibid.*, p. 1594.

Afin de comprendre la lecture que j'entends dégager d'une certaine actualisation de la pensée nietzschéenne dans *Au-dessus de la mêlée*, j'effectuerai un rapide commentaire de la notion de ressentiment, notamment à partir de la critique qu'en réalisent plusieurs théoriciens contemporains à la suite de Theodor Adorno. L'interprétation que je soutiendrai donc ici, à partir des critiques de Christoph Menke et de Fredric Jameson, réside dans un renversement de l'argumentation du discours nationaliste anti-pacifiste. Contre celui-ci, la conception rollandienne de l'action, dans la continuité de Nietzsche, reposerait sur une conscience lucide des forces en présence et des déterminations social-historiques, tandis que la défense d'une guerre patriotique serait au contraire la victoire de la réaction et du ressentiment, c'est-à-dire de la frustration et de l'impuissance. En ce sens, ce que nous pouvons analyser comme un matérialisme pacifiste résiderait dans l'idée d'une mise en lumière des causes matérielles, historiques, politiques et économiques pouvant mener au ressentiment, composante idéologique de la morale de guerre, conçue non comme une force d'action mais comme une force de réaction, que Nietzsche analyse comme la morale de l'esclave. Dans le même temps, le discours pacifiste entend réfuter, par l'action critique du philosophe législateur (la morale du maître telle que la conçoit Nietzsche) le discours mystificateur et essentialiste¹⁹ en agissant sur ses déterminations social-historiques.

Je rappellerai que ces distinctions entre maître et esclave ne doivent pas être considérées chez Nietzsche, et encore moins chez Rolland, comme une opposition entre forts et faibles, entre dominants et dominés puisque la morale des esclaves est justement celle qui triomphe historiquement avec les valeurs réactives – dans le christianisme, avec la mauvaise conscience et l'ascèse, ou dans la guerre, avec les forces réactives et destructrices. On comprend d'ailleurs rapidement en quoi la philosophie nietzschéenne de la vie, de la légèreté et de la danse, la morale du maître réduit à l'état d'esclave, s'oppose radicalement à la morale de la guerre, celle de l'esclave devenu maître. Le ressentiment est l'idée selon laquelle l'autre est entièrement responsable de ma situation (l'Allemand est responsable de la misère du Français et vice-versa), il est l'exemple même de la victoire des forces réactives et de la passivité du sujet face à ces forces, il nie tout pouvoir d'action et, partant, tout mouvement et toute autonomie : la guerre est donc, selon cette conception du ressentiment, une pure passivité puisqu'elle laisse agir la

¹⁹ Cette critique de la naturalisation et de l'essentialisation de la morale, qui est à l'œuvre dans les discours patriotiques-nationalistes, est réalisée par Nietzsche dans *Jenseits von Gut und Böse* : „Eur Stolz will der Natur, sogar der Natur, eure Moral, euer Ideal vorschreiben und einverleiben, ihr verlangt, daß sie ‚der Stoa gemäß‘ Natur sei, und möchtet alles Dasein nur nach eurem eignen Bilde dasein machen – als eine ungeheure ewige Verherrlichung und Verallgemeinerung des Stoicismus!“ (Friedrich Nietzsche, *Jenseits von Gut und Böse*, Paris, Aubier, coll. „Collection bilingue des classiques étrangers“, 1951, p. 32).

réaction et la victoire de valeurs mythifiées et naturalisées et puisqu'elle détourne les sujets (comme on va le voir dans les interprétations de Romain Rolland) de leur réelle oppression, l'impérialisme (dans les années de guerre) et le capitalisme (dans l'entre-deux guerres).

Je vais maintenant montrer en quoi Rolland déplace l'approche nietzschéenne du ressentiment dans son discours pacifiste, plus précisément dans l'article proprement dit intitulé « Au-dessus de la mêlée » paru le 15 septembre 1914, vers une dimension matérialiste en analysant les conditions sociohistoriques amenant à la victoire des valeurs qui en sont la cause :

Les mêmes traits de confraternité entre blessés des deux camps me sont à la fois signalés d'Allemagne et de France par des témoins très sûrs : ici et là, ce sont des soldats du pays qui refusent d'être pansés ou de recevoir leur ration avant leurs camarades ennemis. Qui ne sait d'ailleurs que c'est peut-être dans les armées que le sentiment de haine nationale est le moins fort, parce qu'on y apprend à estimer le courage de l'adversaire, parce qu'on supporte les mêmes souffrances, et parce qu'enfin, où toute l'énergie est tournée vers l'action, il n'en reste plus assez pour le ressentiment ? C'est chez ceux qui n'agissent pas que la haine prend ces caractères de dureté implacable, dont quelques intellectuels offrent les exemples affreux²⁰.

Ce discours d'intervention, que Rolland voulait également intituler *Au-dessus de la haine* (sentiment qui découle du ressentiment), est un appel à l'action en même temps qu'une tentative d'explication, qui, par son propre mouvement, est en soi une action, celle d'un intellectuel lucide des forces qu'il tente de combattre et des valeurs qu'il souhaite abattre. En effet, dès l'entame du propos, Rolland met en avant la responsabilité des structures ayant produit ces haines nationales, ce « ressentiment » :

Vous faites votre devoir. Mais d'autres, l'ont-ils fait ? Osons dire la vérité aux aînés de ces jeunes gens, à leurs guides moraux, aux maîtres de l'opinion, à leurs chefs religieux ou laïques, aux Églises, aux penseurs, aux tribuns socialistes. Quoi ! Vous aviez, dans les mains, de telles richesses vivantes, ces trésors d'héroïsme ! À quoi les dépensez-vous ? Cette jeunesse avide de se sacrifier, quel but avez-vous offert de dévouement magnanime ? L'égorgeur mutuel de ces jeunes héros ! La guerre européenne, cette mêlée sacrilège, qui offre le spectacle d'une Europe démente montant sur le bûcher et se déchirant de ses mains, comme Hercule !²¹

Ces superstructures idéologiques, auxquelles Rolland associe « la raison, la foi, la poésie, la science, toutes les forces de l'esprit qui sont enrégimentées, et se mettent, dans chaque État, à la suite des armées²² », ont construit un ensemble de valeurs justifiant l'action militaire, comme

²⁰ Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée*, Paris, L'Émancipatrice, 1915, p. 26.

²¹ *Ibid.*, p. 11.

²² *Ibid.*, p. 13.

le « destin », la « fatalité », les « vertus de sacrifice » ou les désirs de « vengeance²³ », exemple significatif d'une soumission passive à une prétendue force supérieure inébranlable. Plus encore, ce sont le christianisme et le socialisme, en tant qu'organisations politiques et non en tant qu'idéologies, qui auraient contribué à produire cette faillite par leur reniement de l'internationalisme au profit d'un nationalisme et d'un impérialisme, dont les organes de presse, porteurs d'une parole « envenimée par une minorité qui a son intérêt à entretenir ces haines », développèrent les idéologies nationalistes et constituèrent les rhétoriques de guerre. La conscience belliqueuse des sujets européens a été foncièrement déterminée, selon Rolland, par les mêmes structures idéologiques et par les mêmes volontés de domination :

Le pire ennemi n'est pas au dehors des frontières, il est dans chaque nation ; et aucune nation n'a le courage de le combattre. C'est ce monstre à cent têtes, qui se nomme l'impérialisme, cette volonté d'orgueil et de domination, qui veut tout absorber, ou soumettre, ou briser, qui ne tolère point de grandeur libre hors d'elle²⁴.

Comme je l'ai déjà suggéré, Rolland n'en reste pas à une simple analyse qui se fût contentée de juger au-dessus de la mêlée, mais entend au contraire agir, en tant qu'intellectuel, sur ces structures par la constitution politique et morale d'instances internationalistes :

Car nous n'assisterons pas inertes, à la bourrasque, attendant que sa violence se soit d'elle-même épuisée. Non ce serait indigne. L'ouvrage ne nous manque pas. Notre premier devoir est, dans le monde entier, de provoquer la formation d'une Haute Cour morale, d'un tribunal des consciences qui veille et qui prononce sur toutes les violations faites au droit des gens, d'où qu'elles viennent, sans distinction de camp²⁵.

Roland Roudil²⁶ nuance toutefois très justement qu'il ne faut pas considérer le pacifisme de ces années comme une véritable action engagée, le caractère élitaire, détaché et solitaire des conceptions de l'auteur le rapprochant davantage d'un Nietzsche que d'un Marx (pour prendre volontairement deux figures contradictoires). Dans le même temps, Rolland opère une rupture par rapport à la morale nietzschéenne dont les conséquences ne pouvaient donner naissance à une normalisation collective telle qu'une « Haute Cour morale ». Cette idée se rapproche davantage de l'interprétation adornienne qui, à la suite de Nietzsche, concevait la lutte contre les vies mutilées, « toutes les violations faites aux droits des gens », comme l'élément central de tout projet philosophique, politique et idéologique. Adorno comme Rolland, dans un

²³ *Ibid.*, p. 12-18.

²⁴ *Ibid.*, p. 17.

²⁵ *Ibid.*, p. 18.

²⁶ Roland Roudil, « *Au-dessus de la mêlée*, un manifeste pacifiste ? », dans Bernard Duchatelet éd., *Romain Rolland, une œuvre de paix*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010, p. 61-71.

déplacement de la défense nietzschéenne d'une vie individuelle lucide et authentique, considèrent que la vie de l'esprit, celle de la culture, de l'art et de l'affirmation de soi hors des forces d'aliénation, ne peut se penser que grâce à des structures où « l'esprit trouve un asile contre la force effrénée²⁷ ». Les existences doivent être libérées de l'influence, sur leur mode de vie, sur leur quotidien, sur leurs formes de pensée, des structures matérielles et des violences produites par des systèmes idéologiques.

Il faut toutefois préciser ici que l'on ne peut nullement qualifier l'engagement pacifiste rollandien de 1914 de matérialiste. En effet, bien qu'il tende vers une analyse soucieuse des éléments idéologiques et politiques déterminant la constitution de consciences aliénées (ce que Nietzsche nomme pour sa part « croyance », „*der glaube an die Gegensätze der Werthe*²⁸“, et qu'il oppose aux pensées conscientes, „*bewußten Denkens*²⁹“), l'auteur mobilise une conception encore éminemment mystique de l'action humaine. On peut dès lors interpréter ce moment critique, celui de la Première Guerre mondiale, comme une tension entre une pensée mystique et cosmique influencée par le nihilisme nietzschéen (notamment par l'idée de forces et de volonté des consciences) et le matérialisme d'inspiration marxiste des années d'après-guerre qui sera l'objet de mon dernier point. On analysera en quoi le contexte politique d'entre-deux guerres, la montée du fascisme et le rapprochement de Rolland avec l'URSS amènent celui-ci vers un engagement et une conception de plus en plus ouvertement matérialistes, tout en restant profondément marqués par la pensée nietzschéenne.

3. Un matérialisme nihiliste

Le jugement qu'opère Rolland en 1931 à propos de Nietzsche dans une lettre à Guéhenno³⁰ est d'une implacable dureté, ceci traduisant, bien plus qu'une véritable rupture avec sa pensée, une stratégie intellectuelle déterminée par une conjoncture politique et influencée par les mésinterprétations dont la pensée du philosophe fait l'objet. De plus, le rapprochement de l'auteur avec l'URSS l'oblige à tenir compte du discours communiste qui, bien souvent, amalgame sans distinction la pensée nietzschéenne avec les thèses national-socialistes, à l'instar de plusieurs articles parus dans la revue *Commune*. Il faut à ce propos noter que Rolland

²⁷ Rolland, *Au-dessus*. *Op. cit.*, p. 21.

²⁸ Nietzsche, *Op. cit.*, p. 22.

²⁹ *Ibid.*, p. 24.

³⁰ « Lettre de Romain Rolland à Jean Guéhenno du 5 mai 1931 », dans Jean Guéhenno et Romain Rolland, *L'Indépendance de l'esprit. Correspondance entre Jean Guéhenno et Romain Rolland (1919-1944)*, Cahiers Romain Rolland, n°23, Paris, Albin Michel, 1975, p. 160.

n'effectua quant à lui jamais cet amalgame, quittant la Nietzsche-Gesellschaft lorsque la sœur de Nietzsche fit l'éloge de Mussolini, et qu'il réagit vivement, avec une émotion non contenue qui traduit une blessure personnelle³¹, face à la trahison d'une pensée qui peut difficilement être mise en regard de l'intelligence mussolinienne. Il est dès lors nécessaire de comprendre ce qui a amené Rolland à déplacer ses positions philosophiques propres à la Première Guerre mondiale d'un mysticisme influencé par la pensée de Nietzsche au profit d'une véritable pensée de l'action, sous l'influence des thèses marxistes.

Un extrait de « Le combat », paru dans *Commune* en juillet 1933 aux côtés de poèmes d'Aragon, permet de comprendre les résidus nietzschéens se transformant de plus en plus fermement en une critique marxiste de la bourgeoisie. Ainsi, la critique des « impératifs catégoriques », derrière laquelle on perçoit bien la lutte de Nietzsche avec Kant³², lutte qui fut centrale dans la réception française du philosophe, ainsi que la dénonciation des « vérités abstraites » et de la « destruction des valeurs vitales », « des valeurs de vie, des forces productives³³ », font écho à la critique des valeurs de *Jenseits von Gut und Böse*, critique de ces esclaves devenus « maîtres de la guerre³⁴ » :

La première règle : – Ne plus tenir compte des Grands Principes, des « impératifs catégoriques », bons pour tout temps et pour tout lieu, des vérités abstraites, augustes, indiscutées et éternelles. Elles s'appliquent à tout. Elles ne s'appliquent à rien. Dans un monde en perpétuel changement, une vérité qui ne change pas est un mensonge, ou pis – chez les braves gens incapables de discerner le mensonge elle n'est *rien*³⁵.

Cette charge cède toutefois le pas à une critique matérialiste du capitalisme comme origine des conflits entre nations et des fascismes européens :

Je vois ce terrain. Je vois l'aujourd'hui de l'humanité, ce monde réel d'exploitation et de carnage, livré aux grands rapaces par les ruminants à l'engrais de la bourgeoisie pâturante sur son vieux champ qui s'épuise, – par les bêtes de cirque de l'intelligence et par les chiens hargneux de la presse et des pouvoirs au cou pelé. Je vois cette râfle du monde si foudroyante et si démesurée, dans l'asservissement des temps de guerre et dans le désarroi qui a suivi, que les indignes *conquistadores*,

³¹ Voir à ce propos la « Lettre de Romain Rolland au directeur du Nietzsche-Archiv » du 4 août 1933, citée dans Cheval, *Op. cit.*

³² „Die ebenso steife als sittsame Tartüfferie des alten Kant, mit der er uns auf die dialektischen Schleichwege lockt, welche zu seinem ‚kategorischen Imperativ‘ führen, richtiger verführen – dies Schauspiel macht uns Verwöhnte lächeln, die wir keine kleine Belustigung darin finden, den feinen Tücken alter Moralisten und Moralprediger auf die Finger zu sehn“ (Nietzsche, *Op. cit.*, p. 28).

³³ Romain Rolland, « Le combat », dans *Commune*, juillet 1933, p. 43.

³⁴ *Ibid.*, p. 44.

³⁵ *Ibid.*, p. 42.

dont presque pas un ne dépasse le niveau de la malhonnête médiocrité, ont été pris de cours par leurs victoires disproportionnées, et n'ont pas été capables de l'organiser. [...]

Et cet état ne tient pas à quelques personnes ou à quelques groupes, à des fascismes du poing ou de la finance, qu'il serait relativement facile de juguler. Il est lié, d'une façon indissoluble, à tout le régime capitaliste de cette bourgeoisie dégénérée. Sont incrustés en lui, comme vermine dans une toison, non seulement les crimes du présent, mais les crimes de demain, qui se commandent mutuellement. Les dirigeants, les profitants, sont en même temps les dépendants de leur système ; les esclavagistes sont esclaves ; ils ne peuvent plus arracher leur cou à la cangue des affaires. Tout est affaires, tout ce qui les tient ; et tout ce qu'ils tiennent devient crime. Car quand les affaires ne vont pas, nulle autre issue pour les seigneurs et les servants des affaires, que la destruction des valeurs de vie, des forces productives qui les gênent, et la contrainte des instruments humains, des masses du travail prolétarien, par les fascismes et par les guerres. [...]

Guerre, Commerce et Piraterie

Sont trois en un, consubstantiels.

Et la Trinité a nom : Capitalisme³⁶.

Véritablement marqué par la rhétorique communiste d'époque et par le registre pamphlétaire, ce discours aux accents d'aphorisme rappelle à nouveau, en plus de la référence au second *Faust* de Goethe, la morale nietzschéenne de l'esclave : « les esclavagistes sont esclaves » et détruisent les « valeurs de vie » et les « forces productives ». Cette coprésence de Goethe et de Nietzsche, auquel on peut associer Marx (que Rolland ne lira qu'après la Première Guerre mondiale), affirme en quelque sorte une synthèse complexe entre les pôles contradictoires de l'héritage de la philosophie allemande : « Goethe, insigne représentant d'une Allemagne où l'humanisme a trouvé sa plus haute expression, Nietzsche, témoin et reflet d'une crise qui n'a pas fini d'ébranler l'Allemagne et de l'engager sur des voies de plus en plus inquiétantes³⁷ », note Cheval. En outre, la notion de force, omniprésente dans ce fragment et plus généralement dans l'œuvre rollandienne, ne se réduit plus à un référent nietzschéen mais devient le moteur de la dialectique marxiste qui vise, bien plus qu'un simple renversement des valeurs, une destruction, une élimination des maîtres de la guerre, condition nécessaire pour la « *paix réelle*³⁸ ».

Pour en terminer, s'il est difficile de soutenir l'hypothèse d'un matérialisme nihiliste (formule qu'il faudrait longuement commenter et nuancer), il me semble avoir su montrer en

³⁶ *Ibid.*, p. 43-44.

³⁷ Cheval, *Op. cit.*, p. 139.

³⁸ Rolland, « Combat », art. cit., p. 44.

quoi la pensée de Romain Rolland fut obsédée, tiraillée, travaillée, par celle de Nietzsche qui, par sa critique des idoles de la société bourgeoise, par son projet de transmutation des valeurs, par sa mise en lumière de la morale du ressentiment et par son nihilisme devant amener à l'action créatrice, apporte une série d'éléments fondamentaux au pacifisme rollandien, qui ne cesse d'évoluer en fonction des conjonctures politiques de la société industrielle produites par les superstructures du capitalisme. Le parcours intellectuel de Rolland peut, comme j'ai tenté de le montrer ici, être compris à partir de la conception nietzschéenne de la morale, c'est-à-dire comme autant d'étapes du nihilisme – à la fois porteur d'une dimension analytique propre au projet de la généalogie de la morale et moteur d'une critique envers les valeurs instituées – devant mener au dépassement de celui-ci par l'affirmation des forces actives contre les forces réactives. Cette affirmation rend dès lors possible l'expression du surhumain, du philosophe-artiste, qui porte dans son propre mouvement de transmutation des valeurs, en éternel Retour, un projet d'affirmation des forces de la vie.